

Oedipe, sors de ce corps !

Les Garçons et Guillaume à table !, France, 2013, 1 h 25

Patricia Robin

Numéro 290, mai-juin 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2014). Compte rendu de [Oedipe, sors de ce corps ! / *Les Garçons et Guillaume à table !*, France, 2013, 1 h 25]. *Séquences*, (290), 52–52.

Les Garçons et Guillaume à table !

Œdipe, sors de ce corps !



L'osmose mère-fils, illustration d'un Œdipe suffocant

Alors que la France se remet à peine des manifestations homophobes de 2013 contre le mariage gai, Guillaume Gallienne et son dernier film s'amènent sur les écrans québécois en espérant un succès commercial aussi important que dans l'Hexagone. Présenté au théâtre depuis 2008, ce titre invitant nous convie à une comédie cinématographique douce-amère qui vient de récolter cinq Césars, dont celui du meilleur acteur, après avoir séduit plus de 2 millions de spectateurs français. Mais qu'est-ce qui les a tant fait courir et qui leur a tant plu dans ce vaudeville enlevé traitant d'un personnage que tous considèrent comme fondamentalement homosexuel ? Le film confirme-t-il leurs préjugés ou tente-t-il de les amoindrir ?

Patricia Robin

Dans l'adaptation de son spectacle solo à l'écran, Guillaume Gallienne nous convie à l'introspection, tant théâtrale que cinématographique, d'un homme en pleine crise virile. Élevé dans un quiproquo entretenu par sa famille bourgeoise et convaincu depuis l'enfance qu'il est une fille, ce garçon maniéré s'ouvre à sa propre réalité et offre à des spectateurs de théâtre un long monologue dans lequel ceux du cinéma peuvent plonger grâce à une mise en abîme qui permet de vivre les multiples déboires de sa quête d'identité. S'investissant totalement dans deux rôles, en plus d'assurer une mise en scène rodée au quart de tour, Gallienne réussit sa transposition des planches à l'écran et relate avec tendresse son amour des femmes, de leur finesse et de leur souffle tout en cultivant l'ambiguïté quant à son orientation sexuelle. Ce bel exercice thérapeutique nous donne à réfléchir sur ces individus qui, mal dans leur peau, tentent tant bien que mal de tirer leur épingle du jeu dans un monde d'apparences et de préjugés sur les hommes efféminés. Dès le début, on a l'impression de retrouver Ludovic dans *Ma vie en rose* d'Alain Berliner (1997), convaincu qu'il est né dans le mauvais corps. Pour aborder le sujet, le réalisateur et comédien se sert du rire pour en débattre avec un rythme et une efficacité sans pareils. Sa voix hors champ ainsi que les répliques à l'emporte-pièce s'imbriquent à une cadence qui laisse peu de répit. Les aller-retour de la représentation théâtrale aux souvenirs et aux fantasmes dépeignent un univers riche en situations rocambolesques. On ressent parfois la présence d'Almodóvar derrière quelque tenture. L'osmose mère-fils, illustration d'un Œdipe suffocant, l'entraîne dans une exploration thérapeutique qui donne lieu à des clins d'œil loufoques et à des apparitions fugaces d'acteurs, dont celle d'Yves Jacques. Bien que plongeant tête baissée à l'intérieur de son drame personnel, le cinéaste s'en détache, en toute fin, comme pour s'excuser de nous avoir mis sur une fausse piste. Il avoue, tant à lui-même qu'aux spectateurs médusés, que tout cela n'est qu'une parodie et qu'il compte poursuivre sa vie au bras d'une femme. On ne peut que réagir à cette volte-face conformiste qui laisse

un goût amer et nous rappelle l'apothéose pleure de *Tenue de soirée* (1986) où Bertrand Blier, ne sachant plus comment terminer son intrigue traitant de deux hommes amoureux au sein d'un trio improbable, se rabat sur le cliché graveleux des travestis. Loin d'assumer fondamentalement le choix sexuel, comme dans *La Cage aux folles* d'Édouard Molinaro (1978), Gallienne nous entraîne sur la voie de la « guérison », comme si l'homosexualité signifiait une maladie pour laquelle il existe une cure. Malgré cette finale somme toute ordinaire et justifiant potentiellement l'engouement des traditionalistes français, le film demeure efficace par son montage alerte dont la mécanique déclenche souvent les rires tant intelligents que gras. La double interprétation fine de Gallienne en mère bourgeoise revenue de tout et en adolescent l'imitant, les situations cocasses et la sélection musicale éclectique agrémentent ce premier pas en réalisation. La transformation physique de l'acteur en femme d'âge mûr s'effectue avec élégance et raffinement. Les directions tant photographique qu'artistique donnent à l'ensemble un caractère achevé et cossu. La qualité de la langue de registre littéraire résonne comme une douce mélodie à l'oreille de l'érudite (Molière en serait fort aise). N'eût été ce parti pris en finale, *Les Garçons et Guillaume, à table!* mérite une note presque parfaite au rayon des comédies. Malheureusement, ce faux pas scénaristique, à la limite de la trahison, fait pratiquement regretter de s'être laissé aller à rire pendant la projection. Il reste à voir comment tant la communauté gaie que les spectateurs québécois, réputés pour être plus ouverts d'esprit, accueilleront ce film pour bien-pensants.

■ **Origine:** France – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 25 – **Réal.:** Guillaume Gallienne – **Scén.:** Guillaume Gallienne, d'après sa pièce – **Images:** Glynn Speckaert – **Mont.:** Valérie Deseine – **Mus.:** Marie-Jeanne Serero – **Son.:** Marc-Antoine Beldent – **Dir. art.:** Sylvie Olivé – **Cost.:** Olivier Beriot – **Int.:** Guillaume Gallienne (Guillaume, Maman), André Marcon (le père), Françoise Fabian (Babou), Nanou Garcia (Paqui), Diane Kruger (Ingeborg), Reda Kateb (Karim), Götz Otto (Raymund), Brigitte Catillon (Tante d'Amérique), Carole Brenner (Tante polyglotte), Charlie Anson (Jérémy) – **Prod.:** Édouard Weil, Cyril Colbeau-Justin, Jean-Baptiste Dupont – **Dist. / Contact:** Séville.